

Universitäts- und Landesbibliothek Bonn

La poudre et la neige

**Saint-Mars, Anne Gabrielle de Cisternes de Courtiras de Poilloüe
de**

Paris, 1859

XVIII. Les talons rouges

urn:nbn:de:hbz:5:1-25481

XVIII

LES TALONS ROUGES

L'arrivée de la marquise dans le fort fut un événement pour toutes les personnes qui l'habitaient. Il était bâti à peu près solidement, et l'intérieur en était bien plus logeable que ceux plus éloignés des habitations : plusieurs officiers avaient fait venir leurs femmes, tranquilles qu'ils étaient sur les attaques des sauvages et celles des Anglais. On avait donc embelli l'habitation par tous les moyens possibles en ce pays désert, et M^{me} de Vauconcelle y trouva un air d'aisance et de gaieté qui lui parut plus frappant encore en le comparant aux gîtes qu'elle avait parcourus depuis son départ de Québec. Au milieu des bâtiments se trouvait une sorte de place où chaque officier possédait un petit jardin rempli des merveilles de la flore américaine : quelques arbres l'entouraient, et cette apparence de verdure donnait un charme infini à ce séjour isolé.

La position était magnifique : situé sur une pointe s'avancant dans le lac, ce fort en était entouré de trois côtés différents. Cette vaste étendue d'eau, moins vaste cependant que le lac Ontario, était limpide et unie comme un miroir ; les montagnes qui l'encadraient, boisées et couvertes de bruyères, présentaient un aspect ravissant. Ce pays avait une physionomie étrange, une sorte de mélancolie, de poésie rêveuse, particulière aux sites couverts et à une grande étendue d'eau. Camille y arriva l'esprit et le cœur remplis d'idées tristes, de pressentiments funèbres ; elle regarda d'abord toutes ces beautés avec indifférence : son cœur ne lui parlait pas, c'était une de ces natures où le silence du cœur amène celui des autres facultés. A peine donna-t-elle un sourire aux fleurs, qu'elle aimait tant ; elle suivit Sylvie, les yeux baissés, la démarche inattentive, et,

lorsque le commandant lui demanda la lettre de M. de Montcalm, qu'on lui avait annoncée, elle fouilla dans sa poche d'un air distrait et lui remit sa boîte à cure-dents.

« Monsieur le vicomte se trompe, dit l'officier, j'ai l'honneur de réclamer de lui une lettre de M. le lieutenant général, marquis de Montcalm.

— Mille pardons, Monsieur, reprit Camille, je ne sais où je suis; c'est vraiment ridicule. »

Le vétérân prit la lettre et s'inclina froidement.

« Je crois que je me plairai ici, continua la marquise : au moins, voilà quelque chose qui ressemble à une maison.

— Nous avons au fort une très agréable société, la garnison est bien composée.

— Est-elle nombreuse ?

— Un régiment seulement, l'ancien régiment de M. de Montcalm, qui lui accorde ce poste d'honneur.

— Et vous avez beaucoup de dames ?

— Sept ou huit, toutes jeunes et jolies.

— Vous ne craignez pas de visites des Anglais, Monsieur ?

— Non, Madame, nous sommes ici malheureusement loin du centre de la guerre; les Indiens même nous laissent en repos. Nous escarmouchons quelquefois avec la garnison du fort *Guillaume-Henri*, situé de l'autre côté du lac du Saint-Sacrement; mais c'est seulement pour nous entretenir la main, cela ne tire pas à conséquence. »

On arrivait en ce moment à l'appartement désigné pour servir d'habitation à la marquise; le colonel commandant, M. de la Raudière, lui avait cédé le sien. Elle fit une grimace de dégoût en y entrant et en regardant le vicomte : il y régnait une odeur de tabac qui rappelait le fameux calumet de la reine Tongo-Oih.

« Monsieur le colonel, dit la marquise avec le sourire le plus aimable, je vous demande la permission de rester seule avec mes gens, j'ai quelques petits arrangements à prendre. Sera-t-il possible à mon cuisinier de s'établir dans

quelque coin ? et pourra-t-on lui fournir les provisions nécessaires pour ma table ?

— Nous allons nous occuper de cela sur-le-champ, Madame : il vous faudra un peu d'indulgence, nous n'avons pas ici tout ce que vous êtes accoutumée à trouver facilement en Europe ; mais, en revanche, le gibier et le poisson y sont exquis et abondants. Monsieur le vicomte, excusez-moi si je ne puis faire mieux, je suis forcé de vous offrir la moitié de l'appartement de mon neveu, capitaine au régiment de Champagne, un peu plus âgé que vous, je crois : il brûle d'avoir l'honneur de vous être présenté, et, si vous le voulez bien, avant de recevoir le chef de madame la marquise, je vous conduirai chez lui. »

Sylvie regarda la vicomtesse avec un embarras visible ; celle-ci feignit de ne pas s'en apercevoir.

« Combien avez-vous destiné de chambres à M^{me} de Vauconcelle ? demanda-t-elle indifféremment.

— Trois : un salon, une chambre pour madame et une pour sa femme de chambre.

— Alors, reprit la marquise, veuillez faire mettre un pliant dans ma chambre même : Cerise y couchera, et M. de Pocey prendra le lit qui lui était destiné.

— Mais vous serez fort mal, et monsieur le vicomte aussi !

— N'importe, je préfère l'avoir près de moi : la présence de Cerise ôte toute l'inconvenance du voisinage. Monsieur le colonel, je suis fort peureuse : les scènes auxquelles j'ai assisté dernièrement m'ont ôté le peu de courage que je possédais. M. de Montcalm m'a laissé le vicomte pour chevalier pendant cet affreux combat : c'est un vaillant champion, je vous l'assure, et je désire le garder ici.

— Comme il vous plaira, Madame ; puisque vous ordonnez, vous serez obéie. »

Il s'inclina respectueusement et sortit.

« Voilà un colonel très convaincu que j'ai l'honneur de vous tenir au cœur de bien près, Madame la marquise, s'écria le vicomte avec un sourire forcé; je ne pouvais cependant pas accepter la moitié de la chambre d'un capitaine au régiment de Champagne : voyez à quoi tiennent les réputations ! »

La suite de la marquise avait produit son effet ordinaire : on ne parlait que de ce train merveilleux ; on avait déjà compté les coffres, les laquais, les cuisiniers et les femmes de chambre ; les dames du fort prenaient un air prude en parlant de cette petite maîtresse qui voyageait seule au milieu des bois avec un jeune cavalier : il y avait beaucoup d'envie dans cette sévérité. Les officiers espéraient une diversion à leur vie monotone, et chacun se préparait à tirer le meilleur parti possible d'un incident aussi rare qu'inattendu.

Sylvie fit étaler sa toilette et ses bijoux avec plus de recherche encore que d'ordinaire : elle allait avoir sans doute une cour nombreuse, des envieuses, sinon des rivales, et jamais, depuis son départ de France, elle n'avait trouvé meilleure occasion de briller. Camille restait mélancolique et rêveuse : ni les attentions du docteur, ni les plaisanteries de la marquise, ne parvenaient à la distraire ; cette apparition, créée sans doute par son imagination en délire, la poursuivait partout : elle voyait Montcalm sanglant et mort dans quelque bataille, ou assassiné par des sauvages ; elle ne se rendait pas compte de son impression, elle ignorait qu'elle portait au cœur une passion d'autant plus grande qu'elle y restait cachée et qu'elle ne la combattait pas. Aussi naïve qu'au jour de son mariage, M^{me} de Pocey était une de ces natures d'élite qui, de même que la salamandre passe au milieu du feu sans se brûler, se conservent pures dans le centre de la corruption : elle avait encore toute la légèreté de l'enfance avec l'âme d'une héroïne.

Le premier soin de la marquise, après qu'elle fut éta-

blie, fut de penser à s'habiller : elle revêtit un déshabillé charmant, coquet, d'une simplicité si riche et si élégante que rien n'avait l'air calculé, lorsque la dernière boucle de cheveux avait coûté une réflexion. Elle dina ensuite seule avec le vicomte, puis elle fit dire au colonel qu'elle le recevrait le soir, lui et ses officiers.

« Je vais connaître la garnison, dit Camille en riant enfin à cette idée; ils me traiteront en jeune homme tout de bon, cela m'amusera beaucoup. Je voudrais bien aussi voir les dames; je te préviens que je leur ferai la cour d'une façon compromettante : cela amènera peut-être quelque duel; qu'en dirais-tu?

— Ma chère, tu me fais frémir avec tes duels; on te chasserait de France si tu étais réellement un homme.

— Je ne serais pas fâchée de voir ce M. de La Raudière avec lequel je devais habiter d'une manière si intime. Tu sais, mignonne, que le Grand Sauter ne veut pas s'en aller; il fixe son séjour ici tant que tu y resteras : c'est réellement là de l'amour. Le commandant lui a demandé où il fallait le loger; il a répondu : « Mon père du Canada m'a confié la femme au visage pâle, je veillerai sur elle jusqu'à ce que je l'aie remise dans les habitations des siens. » Et là-dessus il s'est établi au corps de garde avec ses Chipeways, de sorte que tu as des gardes du corps. »

Les officiers vinrent à l'heure indiquée : plusieurs d'entre eux étaient des hommes de cour, presque tous des gentilshommes, fort distingués de manières et de tournure; le neveu du colonel parut un fort agréable militaire, plein d'esprit et de bonne grâce; il témoigna ses regrets au vicomte de ce qu'il ne l'avait pas près de lui.

« Mais je conçois qu'un pareil voisinage ait beaucoup plus de charmes que le mien », dit-il en montrant Sylvie.

Camille prit un air moitié fat et moitié réservé tout à fait bouffon.

« Monsieur de La Raudière, répondit-il, je vous promets,

le jour de mon départ, de vous expliquer cette énigme. Vous verrez que vous êtes bien loin de la comprendre.

— Resterez-vous quelque temps ici ?

— Nous y attendons M. de Montcalm.

— Si vous voulez, Monsieur, nous ferons quelques parties de chasse : ce pays fourmille de gibier. Vous êtes bien jeune peut-être pour affronter ainsi les dangers sans cesse renaissants de l'Amérique, mais on assure que beaucoup de vieux guerriers reculeraient devant les dangers que vous avez affrontés depuis votre arrivée.

— Je vous assure, Monsieur, qu'excepté le calumet de la paix fumé avec les Ouinebagos, je n'ai pas fait le moindre exploit en ce pays. J'essayerai volontiers de m'en dédommager dans une chasse à l'ours ou à la panthère.

— Nous vous prêterons des armes.

— J'ai les miennes, je ne voyage pas sans cela : le plus joli fusil du monde et une paire de pistolets excellents.

— Voulez-vous que nous commencions demain ? n'êtes-vous pas trop fatigué ?

— J'allais vous le proposer. A notre retour, M^{me} de Vauconcelle nous donnera à dîner. Son cuisinier a déjà appris la manière d'assaisonner l'ours d'une façon merveilleuse. Elle a été un peu étonnée de cette nourriture, mais elle s'y fera.

— M^{me} de Vauconcelle est une personne adorable, Monsieur le vicomte.

— Charmante, Monsieur. Elle a l'habitude de tourner toutes les têtes, même celles des sauvages ; ainsi gare aux vôtres ! Mais vous avez ici, dit-on, des femmes fort aimables.

— Oui, nous passons assez bien notre temps. Nos camarades maris ne sont pas très farouches pour des maris, et, si on se battait plus souvent, il n'y aurait pas grand-chose à désirer. »

Le lendemain, dès l'aurore, Camille monta à cheval. Le docteur voulut la suivre, et les jeunes officiers l'attendaient

à la porte du fort. Elle était rayonnante de joie. Cette vie aventureuse convenait à ses habitudes, son cœur battait à l'idée du danger, et pendant toute la journée elle fut à la tête des chasseurs. Aucun obstacle ne l'arrêtait; elle sautait les ruisseaux nombreux dont ces forêts sont coupées, et s'enfonçait sous le taillis sans crainte et sans hésitation. Son adresse étonnait tout le monde. Elle tua un daim et plusieurs oiseaux très difficiles à atteindre. En rentrant au fort, elle courut chez Sylvie lui raconter ses triomphes.

« Et moi, ma reine, dit la marquise, j'ai visité toute la partie femelle de la colonie. J'en ai été assez contente.

— Si ton amour-propre royal m'était moins connu, je dirais que ce sont des laiderons; mais je sais que, semblable à la lune, tu permets aux étoiles de briller à tes côtés et en ton absence.

— Cette course a fait du bien à Madame la vicomtesse, elle est moins préoccupée qu'hier.

— Et ce soir, docteur, je prétends opérer sur les dames de la garnison l'effet foudroyant auquel Sylvie est accoutumée avec l'autre moitié. Je vais mettre de la coquetterie dans ma toilette, et vous verrez!

— Je ne doute pas de vos succès, je doute de votre patience à les soutenir : vous vous trahirez.

— Heureusement nous ne restons pas longtemps ici. »

En effet, au cercle de M^{me} de Vauconcelle, le vicomte parut habillé d'une façon triomphante. Il était coiffé à l'oiseau royal, par les soins de Jasmin; sa chemise, de la plus fine batiste, était garnie, ainsi que ses manchettes, d'un point d'Angleterre, digne ouvrage du juif Jonathan; son habit de velours bleu était brodé en argent et doublé de satin blanc; sa culotte semblable, rattachée à la jarretière par des boucles de diamants pareilles à celles des souliers. Son bas de soie tiré sur une jambe faite au tour, son pied d'une petitesse et d'une forme ravissantes, sa main d'enfant, son visage plein de distinction et de physionomie, son air à la fois modeste et impertinent, son regard brillant d'esprit

et de mutinerie, en faisaient le cavalier le plus accompli qu'il fût possible de rencontrer, même à la cour. Il commença par s'occuper de toutes les femmes; puis, quand il les vit également bien disposées pour lui, il fit son choix. C'était une jolie petite brune, spirituelle, maligne et coquette.

« Nous serons à deux de jeu, pensa-t-il; la partie m'amuse, voyons qui l'emportera. Je connais les ruses du métier, je suis à la meilleure école pour cela. »

Il commença dès le même soir à jeter ses plans, et en peu de jours il eut persuadé à son adversaire qu'il l'aimait à en perdre la raison. Les officiers suivaient avec intérêt cette petite guerre. Jusque-là aucun d'eux n'avait osé aborder ce redoutable antagoniste. Elle s'était posée en conquérant, on la crut sur parole et l'on chercha des victoires moins disputées. Sylvie, de son côté, avait mis à ses pieds le régiment tout entier. Elle organisait chaque jour de nouvelles fêtes; elle était servie, adorée comme une reine, et, pendant le mois qu'elle passa au fort de la Couronne, elle ne regretta pas un instant Paris.

« Si Montcalm avait eu l'esprit de s'établir dans une place comme celle-ci, on aurait pu y rester au moins !

— Tu préfères donc ton séjour dans cette forteresse à celui de Frontenac, où le marquis était avec toi ?

— Belle demande ! Certainement.

— Et ta grande passion, qu'en as-tu fait ?

— Ne la prouvé-je pas tous les jours ? Pourquoi serais-je ici sans cela ?

— Nous irons bientôt à Québec avec Montcalm; alors tu te marieras ?

— Oui ! répliqua-t-elle en poussant un long soupir.

— Tu en as déjà moins envie, ma chère; bientôt tu ne le voudras plus.

— Tu me donnes mille torts quand je n'en ai pas, Camille. Si le marquis m'adorait comme il le dit, n'aurait-il pas laissé là sa guerre pour me suivre ? Ne pouvait-il venir à Québec ?

Nous serions mariés à présent. Je ne demandais pas mieux, j'ai fait assez de chemin pour cela; mais ces héros, cela ne sait jamais aimer qu'à moitié.

— Montcalm ne t'aime pas! s'écria la vicomtesse en pâissant, tu oses dire cela, Sylvie!

— Il ne m'aime pas comme ce petit La Raudière, par exemple, qui donnera sa démission si je le veux, qui me sacrifiera tout. Que me sacrifie-t-il, Monsieur le général?

M^{me} de Pocey leva les épaules sans répondre.

« A propos, que feras-tu de cette petite M^{me} de Saint-Herem? Elle est folle de toi, je t'assure.

— Eh bien! j'en ferai ce que tu feras de tous tes soupirants, ce que tu fais de cet infortuné Sauteur, auquel tu as ôté le goût de la gloire. Je la laisserai m'aimer tant qu'il lui plaira.

— Il faudrait lui dire ton secret.

— Oui, pour qu'elle me déteste. Je veux au contraire lui laisser une passion malheureuse pour ce scélérat de vicomte de Pocey, jeune homme de la plus grande espérance; cela l'occupera dans cette solitude.

— Sais-tu que notre petit cercle est très bien composé? Nos officiers sont tous des talons rouges.

— Je crois que nous ne resterons pas longtemps ici. Le dernier coureur envoyé par le marquis annonçait qu'il allait mettre le siège devant Guillaume-Henri, et, d'après son habitude, cela ne sera pas long. Guillaume-Henri est sur le lac du Saint-Sacrement, fort près d'ici: nous ne tarderons pas à voir Montcalm.

— Il m'a écrit qu'il serait retenu quelque temps: en effet, ces forts anglais peuvent se défendre.

— Pas contre Montcalm, Sylvie! » reprit la vicomtesse avec un éclair dans les yeux.

M^{me} de Vauconcelle la regarda un instant sans rien dire.

« Camille, tu tiens singulièrement à la gloire de M. de Montcalm, et ton amitié pour lui me semble bien exaltée.

— Je ne m'en défends pas, ma belle, j'admire le marquis et je l'aime : ne le sais-tu pas depuis longtemps ?

— Camille, le docteur est amoureux de toi.

— Sylvie, tu déraisonnes ; est-ce qu'on peut être amoureux de moi ? »

Il résulta de cette conversation une sorte de gêne involontaire entre les deux amies.

Deux jours après, on était réuni chez la marquise. Il était plus d'une heure, mais un joyeux souper venait seulement d'être servi. Les gais propos couraient autour de la table, le vicomte riait comme un enfant avec M^{me} de Saint-Herem, qui commençait à l'aimer réellement, et qui riait moins alors : ils avaient changé de rôle. Camille jouait la coquette avec une perfection digne d'une élève de M^{me} de Vauconcelle ; elle atteignait presque son maître. Un domestique s'approcha du colonel et lui parla à l'oreille ; il se leva sur-le-champ.

« Pardonnez-moi, Madame la marquise, dit-il, le commandant du poste me fait prévenir qu'un étranger, un officier supérieur, demande à entrer dans le fort ; je dois aller le reconnaître.

— Allez, Monsieur, et, si c'est un bon convive, amenez-le-nous, il sera le bienvenu ici.

— Qui cela peut-il être ? reprit le jeune M. de la Raudière. Il paraît qu'il est venu seul : c'est alors un hardi compagnon. Il faut qu'il apporte un message bien pressé. »

Le vicomte était devenu rêveur ; ses yeux se tournaient sans cesse vers la porte : un bruit de voix se faisait entendre dans l'antichambre. Il prêtait attentivement l'oreille et n'écoutait plus les doucereuses paroles de sa voisine. Le colonel rentra suivi d'un homme enveloppé d'un manteau de voyage, le chapeau rabattu sur ses yeux. La porte de la première pièce était ouverte, Camille vit le commandant s'incliner respectueusement devant cet inconnu, qui prit un fauteuil et ne se montra pas dans la salle du festin. Ses yeux ne le quittaient pas.

« Eh bien ! colonel , qu'avez-vous fait du nouveau venu ? demanda la marquise.

— Il est dans le salon, Madame. Il attend votre bon plaisir pour se présenter.

— Qui est-il ? le savez-vous déjà ?

— Je vous le laisse à deviner, Madame la marquise.

— Et moi, je le sais, poursuivit la vicomtesse.

— Dites-le-nous donc alors ! » s'écria-t-on de toutes parts. Camille se leva et prit son verre.

« A la santé de M. le marquis de Montcalm ! » s'écria-t-elle.

C'était lui.

XIX

UN HÉROS AMOUREUX

Ce nom, jeté ainsi au milieu de la gaieté d'un repas, y tomba comme une trombe de glace. Tout le monde se leva, et attendit en silence que le lieutenant général entrât dans la salle. Lorsqu'il vit son incognito trahi par la vicomtesse, il jeta son manteau, se découvrit la tête et courut à M^{me} de Vauconcelle. Il lui baisa la main, mais il y eut dans cette caresse non pas l'ivresse d'un bonheur longtemps désiré, mais un sentiment contraint et douloureux.

« Qui vous attendait, Monsieur le marquis ? dit la marquise un peu remise de son trouble. Vous arrivez comme une nuée d'Indiens, sans prévenir.

— Et comme eux j'apporte l'effroi, n'est-ce pas, Madame ?

— Ma comparaison ne vaut rien, je le reconnais, vous apportez la joie. Ne voulez-vous pas vous asseoir à mon côté ? Vous devez être fatigué, car les voyages en ce pays sont mortels.

— Je n'ai pas faim, Madame, je vous remercie !

— Trouvez bon, alors, que le souper continue : nous